Ami du Clergé du 18 décembre 1930

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de Noël. — II. Le sourire de l'Enfant Jésus, 753.
Instructions à des collégiens. — XIII. Les vœux chrétiens de nouvel an, 755.
Pour le Jour de l'an. — La circoncision de Jésus, 757.
Petits prônes. — VI. *Dimanche dans l'octave de Noël :* Le signe de contradiction, 759. — VII. *Dimanche après la Circoncision :* Le bon emploi du temps, 760.
Pour la fête du Saint Nom de Jésus. — La bonté de Jésus à l'égard des âmes, 762.

POUR LA FÊTE DE NOEL

II

LE SOURIRE DE L'ENFANT JÉSUS

Mes frères,

Quand les bergers eurent adoré l'Enfant Jésus, ils s'en retournèrent, l'âme débordante de joie, remerciant Dieu et le glorifiant de ce qu'ils avaient vu et entendu.

En pouvait-il être autrement ? L'univers entier attendait ce Sauveur ! Les prophètes avaient instruit le peuple juif du temps et du lieu de sa naissance, les païens eux-mêmes disaient que le jour où les ténèbres disparaîtraient devait bientôt venir et que cet envoyé du Ciel était déjà pour eux plein d'un merveilleux amour.

L'Incarnation c'est le sourire du ciel à la terre, c'est Dieu venant réhabiliter l'homme.

Approchons-nous de la crèche et reconnaissons l'œuvre divine que le Sauveur vient accomplir. Nous le voyons sourire à la Vierge Marie sa Mère, parce qu'il vient réhabiliter la femme ; — nous le voyons sourire à S. Joseph parce qu'il vient réhabiliter le travail ; — nous le voyons sourire aux bergers parce qu'il vient réhabiliter la pauvreté, et aux Mages parce qu'il vient réhabiliter la richesse.

I

Vous savez dans quel mépris et quelle servitude le paganisme a tenu la femme. On croirait que, première coupable dans la faute originelle, elle devait être, dans la chute, plus profondément humiliée que l'homme.

Elle n'a pour ainsi dire plus de personnalité. Elle ne dispose pas de son cœur ni de sa destinée. En vue de son mariage, jamais on ne la consulte. Elle est donnée, vendue, enlevée. C'est une esclave plus qu'une épouse, elle se prête, se cède, s'échange comme un vil bétail. La loi accorde à l'homme sur elle droit de vie et de mort. Elle n'a aucun pouvoir sur ses enfants. Le mari peut la répudier parce qu'elle est vieille, infirme, par haine de sa famille ou pour en prendre une plus riche.

Et point n'est besoin de faire appel aux peuples anciens. Nos missionnaires ne rencontrent-ils pas dans le paganisme contemporain les mêmes spectacles de luxure effrénée et de cruauté sans nom ? Dans notre France qui se paganise, l'abominable loi sur le divorce ne fait-elle pas assister à des scènes identiques ?

Mais si le péché a déchaîné chez l'homme la violence des passions et a réduit la femme à la plus honteuse des servitudes, voici que Noël vient réhabiliter celle-ci et lui rendre la place d'honneur que Dieu lui a destinée.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul, avait dit le Créateur, faisons-lui une compagne qui puisse lui servir d'aide. » (Gen., III, 18). Voilà la mission de la femme : aider l'homme, demeurer à ses côtés, être son égale, afin de pouvoir l'encourager dans ses travaux et le consoler dans ses chagrins : on souffre tant quand on souffre seul ! De plus, l'homme a été créé pour le ciel, la terre n'est qu'un lieu de passage, et la femme est près de lui pour lui rappeler ces célestes espérances, le soutenir dans sa marche et, avec lui, avancer vers la bienheureuse éternité. Cette mission est celle qu'Eve repentante a dû remplir auprès d'Adam.

Et aujourd'hui nous voyons la femme monter encore plus haut.

Regardez, m. f., le Fils éternel de Dieu qui vient de se faire petit enfant, obligé d'être porté dans les bras d'une femme. Il la regarde avec joie, et son sourire n'est pas autre chose que le témoignage de la satisfaction de Dieu, parce qu'en la Vierge Marie Dieu a fait refleurir la pureté sur terre : la Vierge est immaculée. En la Vierge Marie, Dieu a infiniment honoré la maternité, puisqu'en elle ce fut un acte divin.

La femme pouvait-elle espérer une réhabilitation plus complète ? peut-elle avoir aujourd'hui un modèle plus parfait que Marie ? peut-elle désirer un secours plus puissant pour être fidèle à sa mission, puisque Marie est toute-puissante sur le cœur de son petit Jésus ?

Jeunes filles, épouses, mères, puisque par son Incarnation Jésus vous a rendu la place d'honneur à laquelle Dieu vous a destinées, n'en descendez jamais. Que la défaillance ne vous touche pas. Conservez devant vos regards ce grand idéal de vie qu'il vous offre en sa mère ; c'est pour votre bonheur, celui de vos foyers et de vos enfants.

II

La faute originelle ayant été tout d'abord une faute d'orgueil, la déchéance de l'homme a immédiatement fait naître en lui la dureté de cœur. Chacun a voulu dominer. Naturellement le plus faible a dû plier devant la puissance, la violence du plus fort, et l'humanité a connu l'odieuse servilité de l'esclavage. Naturellement encore, le dominateur a suivi son inclination à la paresse ; il a flatté son

indolence et a imposé les travaux les plus pénibles à son inférieur, et le travail est devenu chose méprisable chez les grands et chose odieuse chez l'opprimé.

Dans le peuple grec, l'ouvrier est considéré comme indigne du nom de citoyen et l'homme libre n'a d'autres obligations que de se montrer dans les théâtres et faire partout étalage de son éloquence et de son oisiveté.

A Rome, le travail inspire un tel mépris que l'ouvrier est considéré comme un homme de rien et que, pour être respecté et honoré, il ne faut pas être obligé de travailler pour vivre.

Mais voici que Noël vient réhabiliter le travail et rappeler à l'homme que dès l'origine des temps il fut créé par Dieu pour travailler. Regardez donc, m. f., le Fils éternel de Dieu qui vient de se faire petit enfant, et qui, porté dans les bras de Marie, se tourne vers Joseph pour lui sourire. Ah ! ce divin sourire n'est-il pas l'affirmation que le labeur journalier de l'artisan de Nazareth est agréable à Dieu ?

Sans doute, après la faute, Dieu a dit à l'homme que son labeur serait pénible. Jamais Dieu ne lui dit que son labeur serait odieux et méprisable. Bien plus, Jésus lui-même a voulu démontrer aux hommes que le travail des mains est noble. Dès l'âge de 12 ans, et jusqu'à 30 ans, il a manié la scie et le rabot. Nazareth l'a vu, l'a connu comme l'artisan du pays ; aussi combien grand fut l'étonnement quand Jésus quitta le labeur des mains pour se livrer au labeur de l'apostolat !

Quel exemple, m. f. ! Pouvait-il venir de plus haut ? Aussi quand les travailleurs païens ont vu les Apôtres et les premiers chrétiens ne pas les mépriser et se pencher vers eux, quand ils ont vu S. Paul, le grand apôtre à la parole de feu, faire des tentes de cuir pour les hommes de guerre, quand ils ont vu les moines se faire défricheurs et les accueillir dans leurs maisons, ils ont cherché la cause de cette attitude ; au terme de leurs investigations ils ont trouvé le Christ et ils ont compris la parole évangélique : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Ah ! m. f., vous que le labeur quotidien accable et qui chaque jour retournez dans le même sillon, parce que chaque jour les mêmes nécessités vous pressent, les mêmes enfants demandent leur pain. les mêmes affections réclament votre travail, loin de vous laisser écraser par la tâche et de courber l'échine, redressez-vous ; que votre regard dépasse le petit horizon de l'usine, de l'atelier, du magasin, du bureau. Voyez donc là-bas, à Nazareth, ce petit atelier : un homme dirige le travail, et, près de lui, obéissant, ce jeune ouvrier qui n'a pas trente ans. Ah ! placez donc votre main durcie par le feu de la forge, votre main calleuse d'ouvrier des champs, votre main fatiguée par la répétition des mêmes actes, dans la main de Jésus-Christ : c'est la main d'un ouvrier comme vous, mais c'est la main de l'ouvrier divin qui, dès le jour de sa naissance, dans son sourire à S. Joseph, a fait du travail une chose sacrée.

III

En déchaînant les passions, la faute originelle a fait naître chez l'homme la soif de la richesse et la haine de la pauvreté. Le monde s'est partagé en deux groupes : le puissant et le faible.

D'une part, nous voyons le riche faisant étalage de son opulence, insatiable dans son désir d'amasser, jouisseur, intempérant, jamais satisfait, devenu avare et inhumain. Rappelez-vous la parabole du mauvais riche refusant aux pauvres les miettes de sa table.

Dans l'autre groupe, nous voyons le pauvre dans la plus complète misère, qui manque de tout, du nécessaire le plus indispensable et qui au dénuement physique joint, si je puis ainsi parler, le dénuement moral, car il manque d'affection pour le consoler, et il lui manque la foi chrétienne qui pourrait le soutenir. Alors la grande misère fait naître tout naturellement en lui la jalousie, la haine et, s'il le pouvait, la violence. Mais l'esclave sait que la révolte le conduit immédiatement à la mort.

Voici que Noël vient réhabiliter à la fois la pauvreté et la richesse.

Regardez donc le Fils éternel de Dieu qui vient de se faire petit enfant et qui, porté dans les bras de la Sainte Vierge Marie, reçoit les bergers et les Mages avec le sourire le plus charmant. Agenouillés devant lui, la pauvreté et la richesse lui offrent leurs adorations et il me semble voir l'Enfant Jésus leur tendre ses petits bras, disant à la pauvreté : « Nous nous ressemblons puisque je suis né sur la paille » et à la richesse : « C'est de moi que tu tiens ces faveurs, elles ne sont qu'un reflet des richesses infinies de mon ciel. »

Et, en effet, m. f., il n'est pas un pauvre qui puisse considérer Notre-Seigneur sans reconnaître qu'il a mieux que lui encore épousé la pauvreté : il naît dans une étable, il ne possède rien, il n'a pas une pierre où reposer sa tête, il mourra sur un gibet et sera enseveli dans un caveau d'emprunt. Mais par là le Christ a ennobli et nous pourrions dire divinisé la pauvreté. Il a identifié en quelque sorte le pauvre avec lui-même. Il a voulu que le pauvre, le vrai pauvre, soit son représentant ici-bas : « En vérité je vous le dis, ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait. » (Math., xxv, 40). Si bien, m. f., que chaque fois que vous vous approchez d'une détresse physique ou morale, c'est vers le Christ que vous vous penchez.

Jésus, par sa naissance, vient de réhabiliter la richesse. D'instrument d'oppression qu'elle était, il va en faire un instrument d'amour.

Il reçoit les riches présents des Mages pour leur apprendre que ces dons du ciel qui embellissent la terre ne sont pas leur propriété. Dieu les a mis uniquement à la disposition des hommes pour subvenir à leurs besoins et le superflu doit être utilisé pour leurs frères qui sont dans la nécessité. Jésus va apprendre aux riches, aux puissants, à tous les hommes la grande et noble vertu de charité. Nous

l'entendrons flétrir le pharisien orgueilleux qui se vante de donner la dîme de tout ce qu'il possède et recommander à son disciple de ne pas faire jouer de la trompette quand il fera l'aumône.

Aux riches et aux pauvres Jésus demandera cette grande vertu de charité ignorée avant lui et qui se résume en ces mots : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

* *

M. f., que l'Enfant divin de la crèche qui par sa naissance nous donne de si grandes leçons, daigne nous sourire à tous ; par là il fera descendre sur chacun de nous, sur nos familles et nos maisons les précieuses bénédictions que dans son ciel Dieu a toujours réservées à ses fidèles serviteurs, ceux qu'il appelle ses amis. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XIII

LES VŒUX CHRÉTIENS DE NOUVEL AN

I. — Comment l'Eglise a surnaturalisé l'antique usage des vœux de nouvel an. Nécessité de consacrer au Seigneur, dès son début, l'an qui vient de naître.

II. — Cette nouvelle étape de notre vie nous invite à de graves réflexions : la fuite du temps, le bon emploi du temps, la préparation de la destinée éternelle.

III. — Les vœux que nous formons pour nos élèves : piété fervente, charité, amour du travail, paix de l'âme, grâce du Seigneur. C'est à chacun à les faire fructifier en s'appliquant au bien avec toute sa bonne volonté.

Mes chers enfants,

C'est un usage très ancien que celui des vœux de bonne année. Vous avez peut-être lu dans vos manuels d'histoire que les Romains, au début de chaque année, échangeaient des branchages et de menus cadeaux qui symbolisaient leurs souhaits réciproques de bonheur en les matérialisant. Lorsque l'Eglise domina l'antique Europe, elle ne voulut pas en abolir les usages sains et louables. Mère toujours prudente et tendre, elle se plaisait au contraire à favoriser tout ce qui était de nature à faire plaisir à ses enfants. Mais, en même temps, elle voulut surélever ces traditions, leur donner un esprit plus chrétien, afin de rappeler à nos pères que le bonheur de l'homme réside surtout dans les cieux. Voilà pourquoi elle accepta et accepte toujours la coutume d'inaugurer l'année qui commence par des échanges de félicitations et des invitations à la prière. « Au gui, l'an neuf ! » criaient joyeusement nos ancêtres du moyen âge en se rendant à l'église pour implorer les bénédictions du Seigneur.

I

Il faut reconnaître que, de nos jours, l'habitude des souhaits tend à disparaître : est-ce parce que nous sommes moins chrétiens, ou que nous sommes moins raffinés ? En toute hypothèse, c'est regrettable. Les fêtes du premier janvier, que l'on célébrait jadis avec tant de pieuse allégresse, étaient profondément morales ; elles éveillaient dans les cœurs mille impressions délicates, elles fournissaient l'occasion de manifester des sentiments, que l'on éprouve sans doute toujours, mais qu'on est rarement amené à traduire extérieurement. La tendresse des parents et la gratitude de leurs enfants pouvaient, ce jour-là, se donner libre cours. Les liens d'amitié se resserraient. Que de fois, même, des froissements ou des malentendus se dissipaient à la faveur de cette circonstance ! Et tout cela tournait à l'avantage de la fraternité catholique et de la divine charité.

Nous voulons bien être de notre temps, accueillir tous les progrès vraiment bons ou utiles. Mais cela ne nous empêche pas, bien au contraire, de respecter les traditions bienfaisantes et de conserver, avec un soin religieux, les belles coutumes du temps passé. Voilà pourquoi, mes chers amis, je suis heureux de vous exprimer ce matin tous les vœux affectueux que vos maîtres forment pour vous en ce joyeux début d'année. Du plus profond de notre âme sacerdotale et paternelle monte l'espoir que les jours prochains vous apporteront le succès et la force, ainsi que l'espérance et le bonheur. Nos désirs ne se limitent point là : ils s'étendent à tous ceux que vous aimez et spécialement à vos familles, avec qui nous sommes heureux de collaborer dans l'œuvre de votre formation et qui nous ont témoigné leur confiance en vous remettant entre nos mains. Puissent donc vos parents aimés ne connaître, durant les mois qui vont venir, que des heures douces et bénies.

Mais tous nos vœux seraient stériles s'ils n'étaient que des aspirations humaines. Nous pouvons souhaiter bien des choses : nous ne pouvons en réaliser aucune sans la grâce et le concours de Dieu. « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Si nous voulons que notre activité agisse dans un heureux sens, il importe, avant tout, d'implorer le Seigneur pour qu'il féconde nos efforts. Au cours de cette année nouvelle, bien des espoirs brilleront à nos yeux : la réussite aux examens, le perfectionnement de votre âme. Nous serons sages de prévoir que des épreuves, aussi, nous guettent. Pour atteindre les buts rêvés, pour supporter sans trouble et sans faiblesse les moments sombres, une chose nous est indispensable : l'assistance du Tout-Puissant. Dieu ne demande pas mieux que de nous aider ; mais faut-il encore qu'on le lui demande. Autant il est prompt à s'intéresser à notre bien, autant il évite de nous imposer ses services lorsque nous ne les avons pas souhaités.

Ceci nous trace notre devoir. Il importe de consacrer au Seigneur les premiers instants de l'année afin de lui rendre, d'abord, l'hommage de notre adoration, afin de nous consacrer ensuite à lui, pour tous les jours que nous allons vivre, jusqu'à notre dernier soupir. Remettons donc filialement, avec une confiance absolue, notre avenir entre les mains de Dieu. Le Très-Haut connaît mieux que nous les besoins terrestres et surnaturels de notre âme ; il devine ce que nous ne saurions prévoir ; il sait, de toute éternité, ce qui nous sera nécessaire pour triompher, pour nous sanctifier. Loin de contredire

ses plans en leur opposant nos pauvres idées personnelles, nous nous en remettrons à lui, sans hésitation et sans réticences, du soin d'assurer notre bonheur.

Que sa Providence affectueuse, que sa clairvoyante sagesse dispose les événements et nous-mêmes de façon telle que tout concoure à nous conserver dans la paix, à développer nos facultés et notre savoir, à accroître surtout notre ferveur, gage du salut que nous espérons. Ce dernier point est le plus grave ; car le salut c'est le bien suprême hors duquel tous les autres biens ne sont que des ombres fugaces, vite évanouies dans la brume des vains regrets.

II

Une fête ne serait pas digne de ce nom, une solennité ne serait pas complète si elle se consumait en divertissements bientôt finis et presque aussitôt oubliés. Pour qu'elle soit vraiment grande et sainte, la présente journée doit laisser une trace sérieuse en notre âme, des enseignements à notre esprit, des directives à notre volonté. Les leçons que nous en pouvons tirer sont nombreuses : ce ne sera pas trop assombrir votre gaieté que d'en résumer, brièvement, les plus hautes quoique les plus austères.

En dépit de ses apparences radieuses, le jour inaugural de l'année comporte une indication triste : celle du temps qui fuit sans retour. Vous ne vous en apercevez guère, mes enfants, parce que la vigueur de votre adolescence s'épanouit avec exubérance. Vous voyez, devant vous, une longue suite d'années, et vous vous plaisez à vous les figurer remplies de victoires et ornées de roses. Ne perdez pas trop vite cette illusion, puisqu'elle vous encourage. Mais commencez à apprendre déjà que vos beaux rêves ne sont qu'une illusion. Au fur et à mesure que l'âge vous alourdira et vous affaiblira, vous vous rendrez compte que la réalité ne ressemble guère aux belles chimères que l'on se forge dans la jeunesse. Vous vous apercevrez aussi que ces années, qui maintenant vous paraissent si longues, s'écoulent de plus en plus vite, au point que l'on est un jour stupéfait de se trouver un vieillard, alors qu'on croyait à peine avoir atteint son âge mûr.

Quelles conclusions tirer de cela ? Il faut, avant tout, se prémunir contre les déceptions inévitables qui ne manqueront à nul d'entre vous. Vous aurez des échecs, c'est certain : d'avance il est bon de vous y attendre, afin que l'épreuve ne vous trouve pas désemparés et lâches. Avec la grâce divine, tous les malheurs sont réparables. Demandez donc le secours d'En-haut.

Vous devez, ensuite, réfléchir à la responsabilité qui vous incombe de bien employer le temps que la miséricorde du ciel vous octroie. Le Seigneur a fixé pour chacun d'entre nous un nombre de jours dont nous ignorons la somme ; mais ce temps-là, il ne nous l'a pas, à vrai dire, donné. Il nous le prête seulement, et nous devrons lui en rendre compte.

Le temps ne nous est pas accordé pour que nous puissions plus facilement offenser Dieu ou nous livrer à nos fantaisies, mais pour nous permettre de faire le bien, de pratiquer la vertu, et, par là, d'acquérir la vie éternelle qui est le seul but de notre existence ici-bas. Si nous gaspillons ce moyen précieux de nous sanctifier, nous serons considérés comme coupables par le souverain Juge. Nous serions plus criminels encore si nous détournions ce trésor de sa fin, si nous l'utilisions pour accomplir le mal. Une résolution, par conséquent, s'impose : employons bien le temps qui vient de Dieu, sans paresse et sans défaillance, consacrons-le à nos devoirs d'état.

Un autre enseignement se dégage de ce que nous venons d'exposer. A force de se fondre dans le passé, le temps dont nous disposons finira par disparaître. Une année viendra qui sera pour nous la dernière ; un jour luira qui sera notre dernier jour ; nous sommes irrévocablement voués à atteindre notre suprême instant. Cette perspective n'a rien qui doive nous effaroucher : l'homme n'est pas fait pour la terre ; il ne vivra pleinement, idéalement, que dans l'existence de l'au-delà. Mais nous devons réfléchir à ce qui nous attend afin de préparer notre destinée future.

Quelques sages antiques avaient eu l'idée (tant soit peu macabre) de placer un squelette dans la salle de leurs festins. Ils voulaient ainsi rappeler à leurs hôtes que les banquets les plus succulents, les breuvages les plus enivrants ne doivent pas faire perdre de vue le point d'aboutissement inéluctable. A plus forte raison nous, chrétiens, nous qui connaissons le sens de la vie, nous qui avons été éclairés par Dieu sur le sort qui nous est réservé ou qui nous menace, sommes-nous tenus de songer au terme de notre vie précaire.

Ce terme est-il proche ou lointain ? Dieu seul le sait, et d'ailleurs qu'importe ? Que le tombeau nous attende demain ou dans cinquante ans, il n'en est pas moins sûr que nous mourrons et que nous serons jugés. Puisque le terrible événement peut se produire d'un moment à l'autre, nous serions inexcusables de ne pas, sans cesse, nous tenir prêts. Il ne suffit pas, à ce sujet, de se livrer à des méditations platoniques. Il faut envisager la chose sous son aspect pratique.

Quiconque s'est bien rendu compte de la fragilité de sa vie a sa ligne de conduite tracée : il n'a qu'à se maintenir constamment dans l'état de grâce sans lequel personne ne peut être sauvé. Ou si, par malheur, cet état de grâce vient à être perdu dans un moment de faiblesse, il doit sans retard le récupérer par un acte de contrition parfaite, par une sincère et généreuse confession. Le péril est trop grave pour qu'il soit possible d'atermoyer, de renvoyer au lendemain la réconciliation nécessaire, les réparations indispensables.

Malgré toutes les énergies de votre âge, vous n'êtes, pas plus que les autres, à l'abri d'un accident, d'un trépas imprévu. Parmi nous tous, qui sommes réunis dans cette chapelle, n'y en a-t-il pas qui ne verront pas finir l'année si saintement et si gaiement aujourd'hui commencée ? Ne risquons donc pas de nous laisser surprendre.

Pardonnez-moi d'attrister un peu ce beau jour en vous ouvrant des horizons si lugubres. Mais le devoir

de dire la vérité ne s'interrompt jamais ; et la vérité que nous envisageons en cet instant est trop capitale pour n'être pas de saison. Demandons au bon Dieu qu'il nous garde en ce monde, si telle est sa volonté ; mais restons continuellement en éveil, pour ne pas être entraînés dans le plus effroyable malheur lorsque le Maître nous appellera vers lui.

III

Toutes ces considérations nous amènent à revenir, dans un sens plus profond et plus surnaturel, sur les vœux qui s'échangent au début de l'année. Vœux de santé, vœux de succès, vœux de bonheur. J'y souscris volontiers et vous souhaite de toute mon âme tout ce qui pourra vous rendre heureux. Mais un chrétien ne doit pas limiter là ses ambitions ; il dépasse les horizons terrestres pour envisager l'immensité de l'autre vie.

Voilà pourquoi, en vous souhaitant la santé, nous songeons sans doute à votre vigueur physique, mais nous pensons surtout à cette santé plus précieuse et plus délicate de l'âme, qui réside dans un harmonieux équilibre de toutes les facultés, dans la rectitude de la pensée, dans la noblesse des sentiments, dans l'énergie de la volonté. En vous souhaitant les succès, nous avons bien en vue la conquête des grades universitaires, des prix, des récompenses diverses qui stimulent votre labeur ; mais nous envisageons davantage votre succès supérieur dans une tâche plus difficile : la purification et la sanctification de votre âme. En vous souhaitant le bonheur, nous exprimons bien le désir que vos jours d'ici-bas soient voilés d'aussi peu de nuages que possible ; mais nous implorons de Dieu, avant tout, votre éternel bonheur dans le ciel.

Laissez-moi vous souhaiter bien d'autres choses encore. La piété, non pas une piété routinière, lassée, presque indifférente, mais une ferveur vraie, intime, chaleureuse, sera pour vous le don le plus magnifique que vous puissiez obtenir du Seigneur. Elle vous vaudra un accroissement de la charité, qui vous rendra l'existence meilleure en adoucissant vos rapports avec vos maîtres et vos condisciples, mais qui, surtout, vous comblera de consolations en vous rapprochant du bon Dieu qui vous aime et qui veut être aimé par vous.

Que le Seigneur vous accorde aussi l'amour du travail, que vous accomplirez pour vous préparer à vos diverses et futures carrières, mais avant tout pour demeurer fidèles au plan que vous a marqué la Providence.

Nous désirons pour vous la paix : la paix extérieure qui vous épargnera les conflits, les heurts, les ennuis, mais surtout cette paix intime qui provient d'une conscience pure et sereine et qui met l'homme bien au-dessus de toutes les agitations terrestres, de tous les désagréments passagers. Cette paix-là n'est au pouvoir d'aucun homme sur terre, mais les anges l'ont promise aux âmes dont la volonté est droite.

Ayez donc une énergie éclairée qui sache parfaitement où elle veut tendre, et qui se dirige sans défaillance vers le but qu'elle s'est assigné. Soyez forts pour surmonter les obstacles qui s'opposent à votre salut. Soyez vigilants pour ne pas vous enchevêtrer dans les pièges que le vieil ennemi du genre humain ne cessera jamais de vous tendre et dans les liens desquels il ne faut pas vous laisser emprisonner. Soyez ardents pour combattre avec générosité les ennemis de votre sainteté, et pour remporter la victoire.

En un mot, qui les résume tous, nous demandons que le bon Dieu vous fasse passer l'année qui commence, et toutes les années qui doivent la suivre, dans l'intimité de sa grâce. Nos misérables tentatives vers l'idéal demeureraient infécondes si elles n'étaient pas vivifiées, transfigurées par le secours du Tout-Puissant. Qu'il daigne donc vous prodiguer, sous ses formes multiples, l'assistance qui vous transformera en héros et en saints, qui vous permettra de réaliser de belles et de grandes choses.

Tels sont nos vœux, mes chers enfants. Nous sommes heureux de les former, mais c'est à vous qu'il appartient d'assurer leur réalisation. Toute notre tendresse, tout notre dévouement ne peuvent suppléer votre initiative personnelle, que nous secondons de toutes nos forces, mais dont vous restez les uniques maîtres. La grâce même du bon Dieu ne vous dispense point d'agir. C'est donc à vous maintenant de réfléchir sur les charges qui vous incombent, au cours des mois prochains et durant toute votre vie. C'est encore à vous de faire passer dans la pratique quotidienne les décisions — vaillantes, je n'en doute pas — que vous prenez en ce moment. Vous ne manquerez point à cette tâche. Grâce à notre union familiale, respectueuse d'une part, généreuse de l'autre, aimante des deux côtés, nous vivrons une bonne et sainte année sous les bénédictions de Dieu. Ainsi soit-il.

POUR LE JOUR DE L'AN

LA CIRCONCISION DE JÉSUS

Mes frères,

Après de longs siècles de promesses et d'attente, le Messie avait enfin paru. Déjà on était arrivé au huitième jour de sa naissance, et ce jour était celui que la loi juive désignait pour la circoncision. Où se trouvait alors la Sainte Famille ? L'Evangile ne le dit pas et la Tradition semble muette sur ce point. Avait-elle abandonné la grotte de Bethléem pour s'établir dans la ville après le départ des voyageurs venus en surnombre pour le recensement, ou, sans cesse visitée par ceux que ne pouvaient manquer d'attirer les récits merveilleux des bergers, avait-elle préféré demeurer quelque temps encore dans cette pauvre et rustique habitation ? Nul ne saurait le dire avec certitude, et quelque pieux désir qu'éprouve toute âme chrétienne à suivre pour ainsi dire pas à pas le Sauveur Jésus dans les premiers jours de son existence, on ne peut que se livrer à des conjectures.

S. Epiphane incline à croire que la circoncision eut lieu dans l'étable où le Sauveur était né. L'historien Nicéphore, au contraire, place cette cérémonie

dans une maison de Bethléem où Marie et Joseph auraient demandé et reçu l'hospitalité. Quoi qu'il en soit, les huit jours étant accomplis, dit S. Luc, l'enfant fut circoncis et on l'appela Jésus.

Voilà tout l'Evangile de ce jour : il n'y en a pas de plus court. Il ne renferme que quelques mots, mais ces simples mots, et en particulier ce nom sacré de *Jésus* renferme de si multiples enseignements, que l'Eglise a pensé qu'il suffisait de l'offrir à notre méditation au commencement de chaque année : arrêtons-nous-y donc quelques instants.

I

La circoncision était la première et la plus ancienne de toutes les cérémonies juives. Prescrite par Dieu lui-même à Abraham, père des croyants, elle avait pour effet naturel de distinguer les Juifs de tous les autres peuples. L'Ecriture Sainte nous rapporte en effet qu'Abraham touchait déjà à l'extrême vieillesse quand Dieu lui annonça la naissance d'un fils et fit avec lui ce pacte dont la circoncision devait être la marque. « Vous la pratiquerez, avait dit le Seigneur, comme le signe du contrat passé entre votre Dieu et vous. Vous la conserverez de générations en générations jusqu'à l'accomplissement des promesses, en signe que je suis votre Dieu et que vous êtes mon peuple. » (Gen., XVII, 10-11).

Quelle était la nature de ce contrat passé entre Dieu et son serviteur ? C'était, d'un côté, de la part d'Abraham et de ses descendants, la fidélité à Dieu dans tous les préceptes de sa loi ; c'était d'autre part, comme récompense, une bénédiction spéciale de Dieu, qui maintenait dans la nation juive, dont Abraham devait être le père, la prérogative, le privilège insigne de voir naître d'elle un jour le Messie, le Rédempteur. Aussi la circoncision fut-elle toujours en grand honneur chez les Juifs. Ils la regardaient comme le gage des bénédictions promises et comme une sorte d'initiation à la vie religieuse. L'enfant circoncis entrait par cette cérémonie dans la famille des enfants de Dieu et comme tel s'engageait, par d'autres il est vrai, mais réellement, à observer toute la loi juive.

Tel était donc le sens de cette incision pratiquée sur la chair de l'enfant, qui versait ainsi ce jour-là les premières gouttes de son sang. A vrai dire, c'était une image, une figure du baptême : car, de même que l'enfant une fois baptisé appartient à l'Eglise, devient membre de la société des fidèles, ainsi l'enfant, une fois circoncis, appartenait à la Synagogue, devenait membre du peuple d'Israël ; de même encore que dans la Loi nouvelle, c'est la coutume de donner un nom à l'enfant au jour de son baptême, de même, sous la Loi ancienne, la même coutume existait pour le jour de la circoncision.

Lorsque s'opérait cette cérémonie, l'on faisait venir dix témoins qui attestaient officiellement que l'enfant était bien un fils, un descendant d'Abraham, un membre du peuple choisi. La croyance populaire prétendait que le prophète Elie, tout en demeurant invisible, prenait place parmi ces témoins ; aussi lui dressait-on un siège d'honneur sur lequel le jeune circoncis était déposé un instant pour recevoir la bénédiction du grand serviteur de Dieu.

Le père était ordinairement le ministre de la circoncision. Il prononçait alors ces paroles : « Béni soit Jéhovah le Seigneur ! Il a sanctifié son bien-aimé dès le sein de sa mère et écrit sa loi dans notre chair. Il marque ses fils du signe de l'alliance pour leur communiquer la bénédiction d'Abraham notre père... » Et les assistants répondaient par le mot du Psalmiste : « Vive celui que vous avez choisi pour votre enfant ! »

On comprend après cela que c'était toujours pour la famille une grande fête, à laquelle on donnait beaucoup d'éclat. Les parents et les amis accouraient, afin de prendre part à l'allégresse commune et donner leur avis autorisé sur le nom à imposer à l'enfant, le nom ayant habituellement chez les Juifs une signification précise et bien déterminée. Ce fut donc Joseph qui accomplit le rite légal ; mais trop pauvre ou trop inconnu pour attirer à son obscur foyer le concours des notables de Bethléem, la cérémonie fut sans doute réduite par lui au strict nécessaire et il fut seul à choisir le nom de l'enfant. Où plutôt ce nom avait été désigné deux fois déjà par l'ange : d'abord, le jour de l'Annonciation, à Marie ; puis, à Joseph lui-même, durant cette nuit d'angoisse où Dieu avait pris pitié de son serviteur ignorant encore l'ineffable mystère : « Tu l'appelleras Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés. » (Math., I, 21).

Qui, en effet, sans une intervention d'En-haut, eût osé appeler de ce nom de « Sauveur » ce pauvre petit enfant, né en passant dans une grotte, fils, selon les apparences humaines, de simples artisans pleinement inconnus ? N'eût-ce pas été une dérision, une folie même de l'appeler ainsi, à cette époque surtout où, nous venons de le dire, on attachait au nom une si grande importance, si cet enfant n'avait pas été vraiment l'Envoyé du ciel, le Messie ? Et qui donc, alors, aurait pu prévoir avec quelque vraisemblance que l'enfant de Bethléem avait mission et pouvoir de sauver le monde, de régénérer l'humanité, de renouveler la face de la terre ?

II

Mais ici tout est divin et par conséquent aucun nom ne sera jamais plus vrai : Jésus est véritablement notre Sauveur. Ce nom, que désormais les hommes n'oseront plus porter, sera celui que les lèvres humaines rediront le plus souvent, le plus longtemps et avec le plus d'amour. Oui, depuis le jour de la circoncision où il fut donné à l'humble enfant de la crèche, toutes les générations chrétiennes ont passé et passent en adorant ce nom sacré. Nom de salut, car il n'y en a point d'autres par qui nous puissions être sauvés ; nom de douceur, car, selon la belle et pieuse expression de S. Bernard, le nom de Jésus est doux aux lèvres comme le miel, il sonne à l'oreille comme une mélodie, au cœur comme un cri de joie ; nom de force qu'ont invoqué les vierges et les martyrs devant les persécuteurs, dans les prétoires et au milieu des arènes sanglantes ; nom qui fait trembler les dé-

mons et donne force et courage à tous les malheureux aux prises avec l'adversité et la souffrance.

Aussi le nom de Jésus est-il le premier que l'enfant apprenne à balbutier dès son berceau et qu'il bégaie avec celui de son père et de sa mère ; c'est aussi le dernier que murmure le chrétien sur son lit d'agonie. Oui, on peut dire que ce nom béni est comme le mot d'ordre, le cri de ralliement que se transmettent les générations voyageuses du temps vers l'éternité. Qu'il soit donc le nôtre aussi ! Qu'il monte de nos cœurs comme une fervente prière, comme le signe de notre foi et de nos immortelles espérances !

Aussi bien, m. f., pouvons-nous mieux commencer l'année qu'en saluant et en invoquant le nom béni du Sauveur Jésus ? Puis-je moi-même, je vous le demande, vous dire meilleure chose, vous offrir de meilleurs vœux en ce jour, qu'en souhaitant que se réalise pour chacun de vous ce qu'exprime ce nom sacré, c'est-à-dire que le divin Enfant soit vraiment pour vous un Sauveur ? Il n'est venu en ce monde que pour nous sauver, et c'est pour cela qu'il commence aujourd'hui même à verser ce sang rédempteur qui un jour abreuvera le sol du Calvaire ; c'est pour cela qu'il nous tend amoureusement ses deux petits bras, en attendant qu'il les étende douloureusement plus tard sur l'arbre de la Croix.

Ah ! sachons profiter de sa venue ; ne rendons pas inutile le salut qu'il nous offre ; que ce ne soit pas en vain pour nous qu'il s'appelle Jésus, autrement dit, Sauveur. Ecoutons-le donc ; suivons la voie qu'il nous a tracée ; obéissons à sa loi sainte ; en un mot, travaillons à sauver notre âme.

Je ne saurais en effet vous adresser de meilleur souhait que celui-là, car c'est encore le seul moyen d'être ici-bas aussi heureux qu'il soit possible de l'être. En cherchant le bonheur de l'éternité, vous trouverez par là-même le bonheur du temps, celui qui résulte de l'accomplissement de son devoir en tout et partout, celui qui provient de la paix de la conscience, de la paix de l'âme, de cette paix bienheureuse que le Sauveur Jésus est venu apporter en la nuit de Noël à tous les hommes de bonne volonté. C'est la promesse de l'Evangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît. » (Math., VI, 33). Et il y a longtemps qu'un grand philosophe a dit cette parole très vraie : « Chose étrange, la religion qui semble n'avoir pour but que le bonheur de l'homme dans l'autre vie, le fait encore dès celle-ci. »

Ainsi donc, mes bien chers frères, en vous souhaitant à tous de faire votre salut, je ne fais que traduire d'une autre façon la vieille formule traditionnelle de nos pères que vous avez déjà sans doute entendue ce matin sur les lèvres des chers vôtres : « Bonne année, bonne santé et le Paradis à la fin de vos jours. » Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

VI

Dimanche dans l'octave de Noël

LE SIGNE DE CONTRADICTION

« Celui-ci est appelé à être la ruine et le salut de beaucoup... à être un signe en butte à la contradiction des hommes, » telles sont les paroles du saint vieillard Siméon que nous avons lues dans l'Evangile de ce matin. Elles ont pu vous frapper, car elles sont vraiment extraordinaires. L'Enfant-Dieu dont nous célébrions la naissance jeudi, est venu sur la terre pour le rachat et le salut des hommes, et voici qu'on nous annonce qu'il sera la perte de beaucoup. Qu'est-ce à dire ? Cette prophétie étonnante demande à être bien comprise. Je vais essayer de vous l'expliquer et de vous montrer sa réalisation.

I

Jésus est venu en ce monde pour en être le Sauveur ; voilà qui est certain. Ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'il a fait tout ce qui était en lui pour accomplir ce dessein : en particulier, il a souffert et il est mort pour tous les hommes ; de sorte qu'il y a dans sa Passion plus qu'il ne faut pour que toute créature humaine, dans le présent ou dans l'avenir, soit facilement sauvée. En ce sens, on doit dire que Dieu veut le salut de tous et qu'il n'a rien négligé pour l'assurer.

En fait, le fruit de l'Incarnation rédemptrice n'est pas le salut, mais la possibilité du salut pour tous. Tous peuvent aller au ciel, mais n'y vont que ceux qui le veulent. Ceux qui ont foi en la parole de Jésus et correspondent à ses grâces, ceux qui se soumettent à sa direction et le prennent pour maître, à ceux-là l'Enfant divin apporte la vie surnaturelle et la résurrection. Quant aux autres, incrédules à sa voix, rebelles à ses instances, Jésus les laisse s'endurcir et s'aveugler librement ; il leur permet de le contredire et de s'élever contre lui ; pour eux il est, sans le vouloir, une pierre d'achoppement, contre laquelle ils viennent se briser. Non pas qu'il soit la cause de leur malheur, mais plutôt l'occasion : il l'a prévu et il l'a permis parce qu'il respecte la liberté de ses créatures. Il ne leur a pas tendu des pièges, il les a laissés faire. Ils ont rendu inutile par leur malice le secours que Dieu leur présentait. La négligence et le mépris de la grâce, les rendant plus coupables qu'auparavant, ils ont trouvé la mort dans ce qui était destiné à leur donner la vie ; et voilà comment Jésus est venu au monde pour leur perte. Ce n'est pas lui, mais eux seuls, qui en sont responsables.

II

La prédiction de Siméon ne tarda pas à se réaliser durant toute la vie mortelle du Sauveur, et elle ne cessera de s'accomplir pendant la vie de son Eglise.

« Chose étrange, s'écrie S. Jean Chrysostome, Jésus-Christ ne paraît point encore, il n'a pas fait de miracles, il est encore à Bethléem, et déjà un

roi cruel et jaloux essaie de le tuer dans son berceau ! » Remarquez ce contraste : trois princes étrangers, prévenus par une étoile mystérieuse, viennent à Bethléem adorer le Roi des Juifs nouveau-né ; et en récompense de leur démarche l'Enfant-Dieu les fait passer des ténèbres de l'idolâtrie aux clartés de la foi. Hérode ne trouve à Bethléem que l'occasion de se rendre plus criminel : Jésus a été pour les uns la résurrection, et pour l'autre la ruine. Je dis la ruine, car il prononcera plus tard une parole terrible à l'adresse de ceux qui ne voudront pas de lui : « La pierre, dit-il en parlant de lui-même, qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient, est devenue la pierre angulaire. Quiconque tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera sera écrasé. » (Luc, xx, 18). Oui, quiconque se heurtera à Jésus-Christ est sûr de s'y briser. Hérode devait en faire l'expérience. Il est frappé d'abominable et triste maladie : des ulcères lui déchirent les entrailles ; il meurt dans cet état, trois ans à peine après le massacre de Bethléem.

Jésus commence sa vie publique : il se met à prêcher la pénitence, à reprendre les abus et les désordres, à flageller l'hypocrisie des pharisiens et des docteurs : et aussitôt s'élève de la classe dirigeante des Juifs un immense concert de récriminations ; il faut lire dans l'Evangile toutes les réflexions qu'on se permet sur son compte. Il est calomnié, maudit, traité d'insensé, d'imposteur, de magicien, d'ami des pécheurs et des publicains. Jésus pousse la condescendance jusqu'à prêcher à Nazareth, où il avait été élevé, et à peine est-il descendu de chaire que ses compatriotes ne trouvent rien de mieux à faire que de le conduire sur une hauteur, d'où ils veulent le précipiter dans le vide. Enfin les Juifs pousseront la contradiction et la haine jusqu'à supprimer cet adversaire : ils le feront mourir.

Mais cette lutte contre le Christ doit leur être fatale, car ils y trouveront leur perte. Leurs yeux se sont fermés à la vérité divine ; ils n'ont pas reconnu le Messie ; et les peuples étrangers ont eu en partage la grâce de la foi, destinée tout d'abord au peuple d'Israël. A celui-ci Jésus apportait la ruine, à ceux-là le salut et la résurrection.

L'Enfant divin est remonté au ciel, mais il a laissé ici-bas une œuvre qui sera comme lui en butte aux contradictions : c'est l'Eglise catholique, dont il est l'âme et le chef, et dans laquelle il se survit. Comme son Fondateur, l'Eglise a d'un côté des amis fidèles et dévoués, de l'autre des adversaires décidés. En butte aux attaques des hommes, elle apporte aux siens la paix, la prospérité, le salut ; mais elle est née pour la ruine des autres. Malheur à qui se dresse contre elle ! c'est une pierre dont le choc a toujours été mortel à ses ennemis.

Un peuple puissant, le peuple romain, a essayé de la noyer dans le sang, peu de temps après sa naissance, et trois siècles durant il a persécuté la jeune Eglise ; c'est lui qui y a péri. Depuis, l'Eglise n'a pas cessé d'être contredite d'une manière ou d'une autre, plus ou moins, suivant les siècles, dans les différents pays où elle s'est établie. N'en soyons pas surpris ; cela était annoncé.

Tous ceux qui se sont heurtés contre elle s'y sont brisés, aussi bien les peuples que les individus. C'est la ruine prédite par Siméon. Il y a là une pensée de foi qui doit nous soutenir quand nous assistons au spectacle de l'impiété, quand il nous semble que la religion va sombrer dans l'incrédulité et le relâchement des mœurs. La prophétie s'accomplit ; mais je le dis bien haut : l'Eglise ne meurt pas.

Croyons fermement à sa vitalité dans les persécutions ; et surtout efforçons-nous, par notre docilité et notre soumission à ses volontés, d'être tous de ceux auxquels elle apporte la résurrection et le salut. Ainsi soit-il.

VII

Dimanche après la Circoncision

LE BON EMPLOI DU TEMPS

Semblables à l'esquif que les eaux d'un fleuve entraînent d'un mouvement régulier et sûr, nous sommes emportés par le temps vers le terme de notre vie terrestre. Le passager qui se contente de regarder l'élément sur lequel il flotte a l'illusion de l'immobilité, mais si son regard se fixe sur un point de repère situé sur la rive, il s'aperçoit aussitôt de la réalité de son mouvement et peut en mesurer la rapidité. Dans le cours du temps, le commencement d'une année est un de ces points de repère et beaucoup d'entre nous ont ressenti quelque émoi, ces jours derniers, en constatant qu'une unité s'était si vite ajoutée à la série des années de l'ère chrétienne. L'heure est opportune pour nous livrer à de salutaires réflexions sur ce temps qui nous échappe à mesure que nous le saisissons et pour considérer l'emploi que nous en devons faire.

I

Il nous faut d'abord nous le représenter comme un don de Dieu. L'existence dont nous jouissons n'a pas en nous son origine : si une cause infiniment puissante n'était intervenue à un moment donné, éternellement nous restions dans le néant. En outre, pas plus que nous ne pouvons ajouter un centimètre à notre taille, nous ne pouvons prolonger notre vie à notre gré d'une seule minute. Créatures de Dieu, nous sommes entièrement sous la dépendance de son bon plaisir, et chacun des instants dont se compose notre vie est dû à sa pure libéralité.

De cette considération il résulte immédiatement que nous devons lui témoigner, pour ce bienfait qui est à la base de tous les autres, une vive reconnaissance. La prière que les pieux chrétiens aiment à réciter matin et soir contient un acte spécial de remerciement pour la nuit et le jour que nous venons de passer sur la terre ; nous ne saurions sans ingratitude nous y soustraire ; et il ne faut pas seulement prononcer cette formule du bout des lèvres, mais encore aviver dans notre cœur le sentiment qu'elle exprime. Que d'autres n'ont pas atteint le chiffre de nos années, et qui, pourtant, en auraient bien mieux profité que nous ! Que de fois nous avons mérité par nos péchés de voir Dieu nous

retirer de ce monde pour nous infliger toute la rigueur de ses châtiments ! Mais parce que rien n'était changé en apparence dans nos facultés, notre santé, notre vigueur, nous avons considéré cet état comme normal et nous n'avons même pas songé à la bonté et à la patience divines. N'aggravons pas plus longtemps notre ingratitude en demeurant dans cette abstention.

Le temps est un don de Dieu, ai-je dit. Le terme de « prêt » aurait été plus exact, car nous ne sommes pas en réalité les propriétaires d'une chose que nous tenons d'un autre, qui nous sera reprise et dont un compte sévère nous sera demandé. Vous avez maintes fois lu dans l'Evangile les paraboles des mines, des talents ; elles ont une signification identique : l'obligation qui nous incombe de garder et de faire fructifier le dépôt à nous confié par Dieu. Or dans ce dépôt figure en première place le temps de notre vie : ce qui confère à celui-ci une valeur exceptionnelle, c'est que chacune de ses parties nous permet de fixer notre destinée éternelle, de gagner ou de perdre le ciel, d'embellir notre couronne par les splendides joyaux des actes méritoires. Combien de damnés voudraient avoir une minime parcelle de ce temps dont nous faisons si peu de cas, pour faire pénitence et échapper aux terribles supplices qu'ils endurent en enfer ! Mais pour eux c'est la fixité dans le mal et le désespoir. Combien même de saints du ciel voudraient pouvoir revenir sur terre recommencer ou prolonger le temps de leur épreuve ! Sachant ce qu'ils savent, ils mettraient à profit, avec un soin jaloux, chacun des instants qui leur seraient concédés pour progresser dans la vertu. Et l'on comprend sainte Thérèse d'Avila apparaissant après sa mort et disant : « Si quelque chose était capable de me ramener sur la terre, ce serait la perspective d'y souffrir. »

Que penser dès lors d'un si grand nombre d'âmes qui gaspillent sottement un trésor si précieux, qui emploient à faire le mal ou négligent d'utiliser ces délais que la Providence divine leur accorde ?

Que diriez-vous d'un adolescent doué des plus brillantes qualités qui, au lieu d'employer les belles années de sa jeunesse à se créer une situation, se livrerait à l'oisiveté, au risque d'être plongé dans la misère à l'âge mûr ou dans sa vieillesse ? Vous n'auriez pas assez de termes pour stigmatiser une telle conduite et vous auriez raison... Et pourtant, bien plus aveugle encore est l'homme qui vit au jour le jour ou borne son horizon à la vie terrestre, se ménageant ainsi un terrible réveil au jugement de Dieu.

Vous applaudissez à la vue du négociant qui s'impose des démarches pénibles, à l'ouvrier qui travaille et se fatigue afin de réaliser des bénéfices ou des économies qui lui procureront l'aisance, et tout cela, bien que les années pendant lesquelles on épargne soient plus nombreuses, en général, que celles où l'on jouit... Ne doit-on pas alors admirer la sagesse de ceux qui considèrent comme un jour la vie humaine au regard de l'éternité et qui, afin d'acquérir une félicité plus radieuse dans le ciel, travaillent à ne laisser passer en vain aucune occasion de faire le bien, fût-ce au prix des plus lourds sacrifices ? Pourquoi songe-t-on si peu à les imiter ?

II

Notre vie est donc un livre sur lequel nous pouvons écrire à volonté les plus beaux actes d'héroïsme comme les forfaits les plus odieux, une trame sur laquelle il dépend de nous de broder un chef-d'œuvre d'art. Comment faut-il l'employer pour que Dieu jette sur elle un regard de complaisance ?

Pour le savoir, point n'est besoin de nous livrer à de longues recherches. Dieu lui-même a pris soin de nous renseigner. C'est ainsi que Notre-Seigneur répondit à un jeune homme qui lui demandait comment faire son salut : « Si tu veux entrer dans la vie éternelle, garde les commandements. » (Math., XIX, 17). Et ces commandements, nous les connaissons : ils sont renfermés dans le Décalogue et les préceptes de l'Eglise, dont vous avez appris la nomenclature au catéchisme et que nous vous rappelons fréquemment dans nos instructions du dimanche.

Toutefois, nous ne vous les enseignons que d'une manière abstraite qui puisse convenir à tous ; vous devez par un travail personnel de réflexion les appliquer chacun à votre cas particulier. Le IVe commandement de Dieu, par exemple, vous impose des devoirs différents si vous êtes sous l'autorité de vos parents, pères de famille ou chefs d'entreprise ; chaque jour voit surgir des cas d'espèce que nul catéchiste ni prédicateur n'avait prévus, mais où il faut suivre la voie droite.

C'est ainsi que les lois générales qui régissent les hommes et les chrétiens se concrétisent et se complètent dans la série des devoirs d'état. Ceux-ci vous sont dictés par votre conscience ou l'avis de personnes plus expérimentées : ils font partie des volontés de Dieu sur vous et ils entrent dans la série des moyens qui vous permettront d'atteindre le ciel.

Si donc vous vous dérobez librement, en pleine connaissance de cause, en matière grave, à un ordre de Dieu, en d'autres termes si vous commettez un péché mortel, vous sacrifiez votre éternité, vous abusez de votre vie terrestre, vous êtes le mauvais serviteur qui a enfoui son talent et mérite la réprobation de son maître. Nul d'entre vous ne consentira à s'enliser dans cette funeste condition ; la faiblesse est toujours possible, certes, mais le repentir et un changement de conduite ne le sont pas moins, avec la grâce de Dieu.

Mais la fidélité à nos devoirs essentiels n'est qu'un minimum : la perfection comporte des degrés. La bonne terre de l'Evangile produisait tantôt trente, tantôt soixante, tantôt cent pour un. Si nous avons le choix entre le bien et le mal, nous l'avons aussi entre le bien, l'excellent, le parfait. Refuser l'aumône au pauvre quand on peut la lui donner est un acte d'égoïsme coupable ; lui donner une modique somme est louable ; lui donner généreusement est mieux ; risquer ou sacrifier sa vie pour sauver un malheureux en danger de mort est parfait. On pourrait multiplier les exemples de ce genre.

Or il est un principe incontestable : chacun de

nos actes bons sera récompensé exactement selon son mérite, fût-il d'importance minime, comme la charité d'un verre d'eau, et nous pouvons croire sans témérité qu'au jugement dernier on verra parfois un seul acte recevoir une rémunération supérieure à une longue vie passée dans la médiocrité. Dès lors une conclusion s'impose : si nous voulons faire notre salut non pas d'une façon quelconque, mais avec l'ambition d'une gloire éminente, nous ne devons pas nous contenter du minimum, nous devons chercher à monter plus haut.

Et les occasions ne nous manqueront pas : ce sera d'abord la fidélité dans les petits détails, comme de nous abstenir de toute intempérance de langage, de résister au moindre sentiment d'animosité à l'égard du prochain ; ce sera ensuite l'acceptation généreuse de toutes les épreuves par lesquelles Dieu voudra nous faire passer ; ce seront les mortifications volontaires, dans la mesure où elles ne nuiront pas à notre santé ou à l'accomplissement de nos autres devoirs ; ce seront la prière plus fréquente, la réception des sacrements, les œuvres d'un zèle discret... Bref, vous savez discerner un chrétien fervent d'un chrétien tiède : il vous suffira de faire passer cette ferveur dans votre âme et d'en accomplir les actes.

* *

M. f., au début de cette année, vous caressez peut-être de beaux projets. Vous songez par exemple à telle combinaison, à tels travaux qui accroîtront votre confort ou vos revenus. Pour arriver à vos fins, vous vous promettez bien de ne pas reculer devant l'effort, estimant d'avance que la réussite vous en dédommagera amplement. Je ne vous blâme pas, pourvu que vous restiez dans les limites d'une sage modération. Mais je vous conseille d'élargir le cadre de vos pensées. Chaque année, vingt personnes en moyenne meurent dans la paroisse. Pouvez-vous être assurés qu'à la fin de celle qui commence, vous serez à la même place qu'aujourd'hui, et non endormis de votre dernier sommeil à l'ombre de notre clocher ? A quoi bon alors se préoccuper tant de cette existence éphémère ? Considérez donc votre destinée totale, n'apportez pas moins de soins à votre sort futur qu'à celui du temps présent. Si vous le faites, il viendra un jour où vous ne saurez comment vous féliciter assez de votre prévoyance. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

LA BONTÉ DE JÉSUS A L'ÉGARD DES AMES

Jesu, spes pœnitentibus, Quam pius es petentibus ! Quam bonus te quærentibus ! Sed quid invenientibus !
(Hymne de la fête).

Mes frères,

« Les huit jours étant accomplis pour la circoncision de l'Enfant, nous dit S. Luc, il fut appelé Jésus, nom que l'ange lui avait donné avant qu'il eût été conçu dans le sein maternel. » Il ne faut pas nous étonner qu'après avoir si bien préparé, par les prophéties, les types et les figures, la venue du Sauveur en ce monde, Dieu le Père ait songé à choisir lui-même le nom que celui-ci devait porter. Mais, à la différence des créatures qui attribuent souvent à leurs enfants des noms dictés par la fantaisie, la mode ou le hasard, Dieu le Père donna à Jésus le nom qui lui convenait parfaitement, parce qu'il résumait sa mission divine de Rédempteur. Jésus, signifie « Sauveur » ; Notre-Seigneur réalisera à la perfection le programme ainsi annoncé ; il apportera à tous les hommes une rançon surabondante qui leur permettra, s'ils le veulent, de satisfaire pleinement à la justice divine.

En invoquant le saint Nom de Jésus, c'est donc à toutes les grâces de la Rédemption que nous faisons appel. Celles-ci me paraissent très bien expliquées par la troisième strophe de l'hymne des Vêpres de ce jour, celle que je vous citais tout à l'heure. Jésus est l'espoir des âmes pénitentes ; — envers celles qui l'implorent sa miséricorde est infinie ; — non moins grande sa bonté pour celles qui le cherchent ; — quant à celles qui le trouvent, c'est un trésor d'une valeur indicible qu'elles se sont approprié. Méditons les quatre idées de cette strophe, résumé substantiel de la théologie du saint Nom de Jésus.

I. — *Jesu, spes pœnitentibus*

Le désespoir n'est-il pas le dernier mot de la misère humaine ? Tant que brille encore une lueur d'espoir, si faible soit-elle, on s'accroche à la vie, on lutte, on décuple ses efforts, on vit. Le désespoir, c'est la mort, mort du malade pour lequel il n'y a plus rien à faire ; mort du lâche qui s'imagine être désarmé contre les coups de la mauvaise fortune ou qui vient à douter de la miséricorde de Dieu et qui répète le geste ignoble de Judas. Le désespoir, c'est l'enfer.

« O vous qui entrez, laissez toute espérance[1]. » C'est la mort encore, mais une mort infiniment plus tragique et plus affreuse que l'autre, c'est la mort spirituelle. Nos cœurs se serrent d'émotion à la vue des catastrophes qui engloutissent dans les flots de la mer, dans les décombres d'un incendie ou sous l'avalanche d'un éboulement, avec un trop grand nombre de vies humaines, les plus belles espérances qu'elles permettaient. Nous n'avons pas tort et pourtant ces deuils nationaux ne sont rien en comparaison de l'effondrement d'une âme dans les abîmes de l'enfer. Désormais pour cette âme les ponts sont coupés ; impossible de revenir en arrière et de recommencer sa vie ; le bonheur a fui pour toujours hors de sa portée ; elle est fixée à jamais dans ce malheureux état où lui manque le seul être qui pourrait rassasier pleinement ses désirs.

En toute justice, cette chute dans le malheur et le désespoir éternels est la conséquence nécessaire de tout péché mortel. Elle le fut en réalité pour les anges rebelles. Elle eût pu l'être pour l'homme ; en fait elle ne le fut pas, car voici paraître, au milieu des ténèbres du péché, l'aurore d'une grande lumière. Une nouvelle lutte vient de s'engager au

[1] Dante, *La Divine Comédie*, inscription placée sur la porte de l'enfer.

sein de l'éternité, lutte de paix et d'amour. Dans le cœur de Dieu, la justice et la miséricorde se sont rencontrées et la justice a consenti à se laisser vaincre pour un temps par la miséricorde. Aussitôt prononcée la malédiction qui chassait Adam et Eve du Paradis terrestre et qui leur fermait la porte du Paradis céleste, Dieu annonce au père du genre humain la venue de Celui qui ouvrira de nouveau la porte du ciel. Désormais jusqu'à cette arrivée bénie du Rédempteur, tous les regards du peuple élu se tourneront vers lui dans une attente combien ardente et combien impatiente ! La liturgie de l'Avent est pleine de ces textes d'où montent vers Dieu les pieuses supplications de ceux qu'il n'a pas renoncé à considérer comme ses enfants : *Rorate, cœli, desuper et nubes pluant Justum ! Aperiatur terra et germinet Salvatorem !*

Mais le Sauveur est venu ; la terre a été réconciliée avec Dieu et l'accès du ciel est ouvert. Il semble donc que le désespoir devrait être banni à jamais du cœur humain. Hélas ! ce mot n'a pas cessé de trouver tous les jours son emploi et les journaux sont remplis du récit d'actes de désespoir. Les échecs de toute sorte, la souffrance et la maladie, la mort de personnes aimées conduisent souvent au désespoir et au suicide. Il s'agit ici, je le veux bien, de personnes qui ont refusé de recevoir le Sauveur et d'utiliser les grâces de salut. Elles n'auraient pu trouver de remède à leur mal que dans l'étude et la pratique sérieuse de la religion catholique. Mais parmi les âmes plus instruites et même pratiquantes, ne rencontre-t-on pas aussi des tentations et même des péchés de désespoir ? Ames violemment tentées, durement meurtries, peut-être honteusement vaincues, qui êtes prêtes à douter de la puissance, de la bonté de Jésus et de la possibilité de votre salut, c'est pour vous que l'Eglise redit ce vers béni de notre hymne : *Jesu, spes pœnitentibus.*

Oui, Jésus est votre espoir. Ecoutez l'Eglise vous rappeler ces vérités de notre dogme, vérités qu'il faut accepter sous peine de n'être plus catholique : Jésus a offert sur la croix à son Père une satisfaction parfaite et surabondante ; Jésus est mort pour tous les hommes et veut le salut de tous ; Jésus ne refuse jamais sa grâce aux âmes de bonne volonté. Avec de telles garanties, vous oseriez désespérer ? Toute entreprise temporelle, si assurée du succès qu'elle paraisse, peut péricliter, parce qu'elle ne repose que sur la faiblesse, le temps et le fini ; mais l'œuvre de votre salut a été assurée par Dieu lui-même, le Fort, l'Eternel, l'Infini. Une seule condition est requise de votre part : la pénitence, c'est-à-dire le regret des péchés passés et l'emploi des moyens utiles pour en éviter le retour.

Dieu ne vous demande pas d'ailleurs de recourir à des moyens impossibles ; de plus, il vous offre sa grâce pour vous aider à les trouver et à les utiliser. Heureuses les âmes pénitentes qui ont su mettre leur confiance en Jésus ! Relisez l'histoire d'une Marie-Madeleine, d'un S. Paul, d'un Père de Foucauld. Dites-vous, comme S. Augustin : « Ce que ceux-ci et celles-ci ont fait, pourquoi donc ne le ferais-je pas moi-même ? » et forts de cette conviction, encouragés par l'expérience d'autrui, retrouvez dans une vraie pénitence du cœur la foi forte et agissante que vous avez un peu laissée s'effriter.

II. — *Quam pius es petentibus !*

Le passé humblement et sincèrement regretté, tournons nos regards vers le présent et l'avenir. Il s'agit de ne plus retomber dans le péché et d'avancer dans la perfection. C'est le double aspect de toute vie intérieure sérieuse. Trop de fidèles n'envisagent guère que le premier, l'aspect négatif, oubliant que le piétinement sur place dans la médiocrité est désagréable à Jésus et dangereux pour la persévérance. Rester sur place, même sans péché grave, c'est refuser de faire les efforts qui rendraient efficaces les grâces de chaque jour, c'est risquer d'être entraîné par les forces d'en-bas qui essaient sans cesse d'annihiler celles d'en-haut. L'immobilité spirituelle n'est jamais de longue durée : qui n'avance pas recule bientôt.

Le progrès spirituel est l'œuvre de la grâce divine combinée avec nos efforts personnels. Dieu qui nous a rachetés sans nous ne nous sauvera pas sans nous. Le premier effort exigé par Dieu, celui qui est à l'origine de tout avancement, c'est celui de la prière. Dieu dispose en notre faveur d'un trésor de biens considérable : mérites de Notre-Seigneur auxquels viennent s'ajouter, par la Communion des Saints, ceux de la Sainte Vierge, de tous les saints, de toutes les âmes en état de grâce, surtout de celles qui prient et qui souffrent en esprit d'apostolat. Les richesses de ce trésor, Dieu ne demande qu'à nous les distribuer, mais il exige que nous l'en sollicitions. Qui pourrait s'en étonner ? Si nous voulons avoir part à ces dons absolument gratuits de la miséricorde divine, c'est bien le moins qu'on puisse nous demander que d'exprimer un désir, que de tendre la main.

J'imagine que s'il s'agissait de biens temporels, nous saurions prendre le temps et la peine nécessaires pour ne pas laisser se perdre ce qui nous est offert. Mais parce qu'il s'agit de biens spirituels, nous estimons trop pénible le geste imposé et notre paresse n'a d'égale que notre incompréhension. Nous prétendons être incapables d'une plus haute vertu et peut-être même trouvons-nous de bons prétextes pour nous dispenser de la désirer et de la chercher, si, danger plus grave, nous ne nous abusons pas sur notre état : « Le bon Dieu, disons-nous, ne réclame pas de moi des efforts héroïques ; je ne suis pas appelé à devenir un saint. » Qu'en savons-nous ? En tout cas, ignorant les desseins de Dieu sur nous, nous avons le devoir de ne mettre aucun obstacle à ces desseins et de nous souvenir que la recommandation du Christ s'adresse à tous : « *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* » (Math., v, 48). Sans rien préjuger des vouloirs divins ni de la récompense qui nous est préparée, nous devons prendre comme modèle la perfection de Dieu lui-même.

Ah ! comme Notre-Seigneur est plus soucieux que nous de notre avancement spirituel ! Après une vie

de prières et d'immolations, il continue au ciel et dans l'Eucharistie à prier et à s'offrir pour nous, « *semper vivens ad interpellandum pro nobis.* » (Hébr., VII, 25). Sans cesse présent devant la face de son Père, « *ut appareat nunc vultui Dei pro nobis* », il lui offre dans un éternel présent ses plaies et sa mort, rappelées à tout instant par le sacrifice de la messe.

A ceux qui veulent demander une participation à tant de grâces, Notre-Seigneur est prêt à ouvrir les trésors de sa miséricorde : *Quam pius es petentibus !* A ceux-là il sera donné d'être vraiment les enfants gâtés du Père céleste. N'est-ce pas une image de ces faveurs que le bon Maître a voulu donner aux fidèles de tous les temps en guérissant les sourds et les aveugles, en faisant marcher les paralytiques et en ressuscitant les morts ? Toujours ces miracles ont été opérés pour répondre à d'instantes supplications. Si nous avons le courage de crier sans cesse notre misère spirituelle à Celui qui est venu pour la secourir, nous ne tarderons pas à obtenir aussi ces grâces qui illuminent, qui permettent d'entendre les affectueux appels de Dieu, qui brisent les résistances de notre nature paresseuse et même qui rendent la vie à l'âme, si par malheur elle l'avait perdue.

C'est donc une invitation à la prière que nous adresse aujourd'hui l'Eglise en célébrant la fête du saint Nom de Jésus ; prière sous toutes ses formes : vocale, mentale, oraisons jaculatoires, mais surtout prière par excellence qu'est la participation au saint sacrifice de la messe. Ces prières, adressons-les en union d'esprit avec l'Eglise par N.-S. Jésus-Christ. Par lui et à cause de lui nous obtiendrons de Dieu miséricorde : *Quam pius es petentibus !*

III. — *Quam bonus te quærentibus !*

Il nous faut donc avancer pour atteindre une perfection qui se rapproche, autant que possible à une créature, de la perfection de Dieu. Nous serions sans doute assez embarrassés et exposés à bien des tâtonnements et des erreurs si Dieu n'avait pris soin de se montrer à nous dans la personne de son Fils. « *Qui videt me videt et Patrem meum.* Celui qui me voit, affirme Jésus, voit aussi mon Père. » (Jo., XIV, 9). Nous voilà donc fixés : c'est Jésus qu'il nous faut chercher et imiter. Je dis bien « chercher, » car, si Jésus est disposé à nous offrir en sa divine personne le modèle des vertus à pratiquer, il exige ici encore que nous fassions un effort pour le trouver. Avez-vous remarqué, en lisant l'Evangile, que Jésus aimait de temps en temps à se cacher, pour obliger les foules à faire une démarche méritoire, à le chercher ? Il se cache aussi lorsqu'il refuse de répondre à ceux qui, comme Hérode, le cherchent avec l'intention de satisfaire une vaine curiosité ou de se moquer de lui. Renseignement précieux qui nous invite à chercher Jésus avec foi et humilité.

Où le trouverons-nous ? D'abord dans son Evangile. N'est-il pas surprenant qu'un catholique, dont la bibliothèque est peut-être richement garnie, ne possède pas un exemplaire des saints Evangiles, qu'ayant beaucoup lu, du bon et du pire peut-être, il n'ait qu'à peine entr'ouvert l'Evangile, que tenant à être au courant des questions à l'ordre du jour en matière de sciences ou de lettres, d'histoire ou de philosophie, il dédaigne le fait historique qui n'a pas d'égal, puisque depuis vingt siècles il passionne l'humanité et qu'il aura son retentissement dans l'au-delà ? Omission difficilement excusable chez un païen qui ne peut traiter par l'indifférence le fait catholique et par conséquent la vie du Christ qu'il présuppose, cela devient une négligence incompréhensible chez un fidèle.

Ouvrons donc notre Evangile et suivons pas à pas le Sauveur au cours des années de sa vie cachée et surtout de sa vie publique. L'Evangile a ceci de particulier — et c'est une marque de son origine divine — qu'on peut le relire toujours sans jamais épuiser la sève qu'il contient, que, simple et à la portée des âmes les plus frustes, il est aussi un aliment substantiel pour les plus élevées, que, écrit par des gens qui ont eu leurs heures de faiblesse, il apporte, grâce à l'inspiration divine, les garanties de la vérité la plus indiscutable.

Mais nous avons mieux encore que le récit d'une vie et les enseignements d'un Maître infaillible, nous possédons dans nos tabernacles le héros de cette vie et l'auteur de ces enseignements. Miracle de sagesse et d'amour, Jésus a voulu demeurer parmi les siens pour continuer dans l'intimité des cœurs l'apostolat commencé en Palestine. Lorsque Charles de Foucauld, désorienté par une vie de dissipation, vint confier à un confesseur qu'il avait perdu petit à petit la foi de son enfance, celui-ci n'essaya pas de rétablir par de savants raisonnements cette foi ébranlée, mais il indiqua à son pénitent un docteur qui ferait beaucoup plus rapidement et plus efficacement que lui cette difficile besogne, le Christ lui-même qui attend au tabernacle toute âme qui cherche la lumière. Ce sacrifice et ce sacrement qui s'offrent à nous chaque jour, les avons-nous utilisés ? Avons-nous su faire les quelques pas nécessaires pour trouver Jésus ? Dans une vie peut-être bien vide et gaspillée, avons-nous su trouver le temps de venir nous mettre à l'école du Maître ? Avons-nous su nous arracher aux douceurs amollissantes d'un confortable intérieur ou aux charmes équivoques des distractions mondaines, pour venir dans la solitude avec Jésus et nous occuper des intérêts vitaux de notre âme ?

Chercher Jésus, c'est aussi essayer de le faire régner en nous, car toute connaissance qui ne se tourne pas à aimer est vaine et l'amour suppose toujours l'imitation quand il part de l'inférieur pour monter vers un être supérieur. Ici encore quel sujet d'examen de conscience ! Sommes-nous de ces âmes qu'attirent la lumière et les hauteurs et qui ne comptent pas leurs efforts quand il s'agit de s'élever et de s'éclairer ? Ou bien n'aurions-nous pas le sourire désabusé de certains tempéraments bourgeois qui trouvent bien sot l'alpiniste quand celui-ci entreprend une difficile ascension pour jouir, du haut d'un sommet, du pur éclat du soleil levant, pour

emplir ses poumons d'un air qui n'est pas empesté par les poussières et les fumées de la plaine ?

Faire régner Jésus sur tout notre être, en pensant comme lui, en aimant comme lui, en voulant comme lui, voilà l'objet de cette nécessaire recherche : « *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* » (Philip., II, 5). Les prédilections du Cœur de Jésus sont acquises à toutes les âmes de bonne volonté qui l'entreprennent, car celles-là comprennent et réalisent le plan réparateur et rédempteur de Jésus ; elles sont vraiment des âmes sœurs de la sienne : « Celui qui accomplit la volonté de mon Père céleste, celui-là est mon père, ma mère, mon frère et ma sœur. » (Math., XII, 50). Or la volonté du Père céleste, nous n'en saurions douter, c'est de voir s'établir la plus parfaite ressemblance entre son divin Fils et ses enfants d'adoption.

IV. — *Sed quid invenientibus !*

L'auteur de notre hymne semble n'avoir pas découvert d'expression exacte pour traduire la joie surnaturelle de l'âme qui a trouvé Jésus. C'est un trésor indicible qu'elle s'est approprié. Nous nous sentons un peu gênés pour parler de ce mystère d'amour qui se consomme par l'union intime de l'âme avec Jésus. Il nous faudrait pouvoir lire dans cette âme, car les saints qui ont fait connaître quelque chose des grâces ainsi reçues, ont été obligés d'avouer leur impossibilité d'exprimer avec exactitude ce que Jésus opérait en eux. Ils se sont trouvés comme Bernadette interrogée sur l'apparition de la Sainte Vierge et qui fut incapable de donner un portrait ressemblant de la Reine du Ciel. Devant les œuvres qui avaient prétendu représenter l'Immaculée Conception, elle répétait sans cesse : « Elle était bien plus belle que cela ! »

Essayons néanmoins d'utiliser ces témoignages, si balbutiants qu'ils soient. Ce qui nous frappe tout d'abord en examinant ces âmes saintes qui ont su parfaitement trouver Jésus, c'est que celui-ci, par un miracle de sa grâce, a changé pour elles la valeur des biens de ce monde. Ce qui fait l'objet des convoitises des mondains devient pour elles infiniment méprisable et repoussant. Première merveille, elles ont été délivrées de cet attrait pernicieux des créatures auquel nous voudrions parfois résister, mais que nous subissons malgré nous. Par contre les souffrances et les croix sont par elles désirées et aimées et ainsi, deuxième merveille, Jésus a su rendre doux ce bois qui nous écrase, ces clous et ces épines qui nous déchirent.

Il suffirait, pour nous en rendre compte, de mettre en regard l'une de l'autre les deux parties si différentes de la vie d'un Père de Foucauld, que je cite volontiers parce qu'il est de notre temps et qu'il est un pénitent, ayant connu les abjections d'une vie de débauche. Quel contraste entre les héroïques pénitences de l'ermite du Sahara, pénitences qui nous effraient et cependant si aimées de lui, et les voluptés de sa vie de garnison qui avaient toujours un arrière-goût d'amertume, mais auxquelles il sacrifia son avenir militaire plutôt que d'y renoncer !

Même transformation chez une Angèle de Foligno. Riche, possédant plusieurs châteaux, elle aima le monde, les danses, la bonne chère, les parfums. Portée par sa complexion à la sensualité, on peut croire qu'elle tomba dans plus d'un désordre, car elle avoue qu'une fois elle communia en état de péché mortel, n'ayant pas osé accuser l'énormité de ses fautes. Mais voici que, sous l'influence de la grâce, elle renonce à ses belles robes, à ses parures élégantes ; elle désire ressembler au Crucifié et être comme lui quelqu'un de nu et de misérable. « Du fond de ses amertumes, elle commençait pourtant à connaître la « douceur divine ». Le premier sentiment d'une délectation lui vint en récitant avec lenteur le *Pater*. Cette joie persista et accroissait le désir d'une pénitence plus violente. Elle aurait voulu ne plus manger, vivre jour et nuit debout en prière... La pauvreté, les jeûnes, la dérision comptaient presque pour rien auprès de ses autres tourments... Le plus horrible pour elle était de sentir ses anciens vices relever la tête et la mordre de sombres convoitises. Elle maltraitait son corps, le martyrisait au point que son confesseur lui en fit défense... Mais voici, presque aussitôt après ces peines effrayantes, la suavité immense, inénarrable... Elle entendit une voix qui disait : « Tu as prié mon serviteur François ; mais j'ai voulu t'envoyer un autre messager, le Saint-Esprit ; c'est moi qui viens et je t'apporte la joie immense... » Et il me provoquait à l'amour et il disait : « Ma douce enfant ! O ma fille et mon temple ! Aime-moi ! Car je t'aime beaucoup plus que tu ne m'aimes... [1] »

Mais ces exemples de vertu héroïque si magnifiquement récompensée paraîtront peut-être à certains un peu décourageants parce que vraiment situés trop au-dessus de l'humanité commune. Encore qu'il ne faille pas trop facilement, nous l'avons déjà dit, nous croire destinés par le bon Dieu à une sainteté seulement moyenne et commune, ces récompenses de l'Amour divin sont attribuées aussi, toute proportion gardée, aux âmes plus modestes, et notre expérience est là pour nous dire que les heures de vraie joie ont été les heures de sacrifice, celles où nous n'avons pas hésité à nous renoncer pour nous donner à Jésus. En retour, lui aussi s'est donné à nous plus pleinement.

* *

M. f., ce terme final de notre vie intérieure, l'union parfaite avec Jésus, nous ne l'atteindrons vraiment et surtout définitivement qu'au ciel ; car ici-bas les souffrances et les tribulations viendront toujours nous rappeler qu'entre Jésus et nous il y a l'écran de notre corps mortel. Mais nous ne l'atteindrons que si nous nous sommes donné la peine d'y travailler ardemment pendant cette vie. Bien plus, là-haut notre union avec Jésus sera d'autant plus étroite que nous l'aurons mieux préparée avant notre mort. Que ces quelques réflexions sur la bonté de Jésus à l'égard des âmes, à quelque degré de vie intérieure qu'elles soient maintenant arrivées, nous aident à enflammer nos saints désirs et à développer les efforts d'une généreuse et surnaturelle activité. Ainsi soit-il.

[1] Emile Baumann. *L'Anneau d'or des grands mystiques*, p. 108 — Grasset (1924).

IMPRIMATUR
Lingonis, die 17 decembris 1930.
Eug. Lindecker, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*